

# *Prière à Viviane*

*Quand tu m'es apparue au seuil de mon enfance,*

*Avec tes cheveux d'or et ton geste ingénu,*

*Déesse, il m'eût semblé que c'était une offense*

*D'effleurer du regard le bout de ton pied nu.*

*Mais ta voix m'appelait et ta voix est si douce*

*Qu'elle apaisa ma crainte et que je te suivis.*

*Ô les âpres sentiers qui couraient dans la brousse !*

*Ô les longs plateaux noirs que nous avons gravis !*

*Je ne voyais que toi, Déesse. Enfin les astres,*

*Levant leurs pâles feux dans le soir attardé,*

*Eclairèrent au loin un pays de désastres*

*Qui sonnait sous nos pas comme un tombeau vidé.*

*Un grand lac noir dormait au milieu des tourbières,  
Et dans l'ombre, partout où j'enfonçais mes doigts,  
C'étaient de lourds granits semblables à des bières  
Et des troncs d'arbres morts taillés comme des croix.*

*Le sol était jonché de corolles flétries :  
Leur âme frêle agonisait sur les coteaux,  
Tandis qu'au ras des joncs glissaient dans les prairies  
Les tristes oiseaux blancs des ciels occidentaux.*

*Alors, comme en pleurant je te cherchais dans l'ombre,  
Une voix grave et tendre et pareille à ta voix,  
Avec des mots soumis aux volontés du nombre,  
Agita les rochers, les marais et les bois.*

*Elle disait : – Pourquoi ces pleurs ? Pourquoi ces transes ?*

*Doux ami, j'étais là ; je n'avais pas bougé.*

*Ne laisse plus tes yeux se prendre aux apparences :*

*C'est mon front seulement dont la forme a changé.*

*J'étais là. Cette eau noire et ces tristes ravines,*

*Et les bois et les monts et le ciel inclément,*

*Et les pâles regards des étoiles divines,*

*C'est moi toujours, c'est moi quand même, ô mon amant !*

*Tes yeux ne sont pas faits à ma nouvelle image,*

*Tu ne vois que les deuils dont est chargé mon front,*

*Mais un temps doit venir où tu rendras hommage*

*A la pure beauté qu'ils te révéleront.*

*– Est-ce vrai ? m'écriai-je. Ô déesse, déesse,*

*Mais quel philtre secret aurait changé soudain*

*Le cristal de tes yeux en un lac de tristesse*

*Et les lys de ta joue en un morne jardin ?*

*Et comment ton beau front, élargissant sa courbe,*

*Eût-il d'un pôle à l'autre empli le vaste ciel ?*

*Comment ces bois, ces monts, ces rocs, cette âpre tourbe*

*Auraient-ils pu germer de tes hanches de miel ?...*

*J'attendis ; mais la voix ne devait plus reprendre :*

*Des cloches dans la brume égrenaient leurs glas sourds ;*

*Seules, dans l'infini noyé d'un flot de cendre.*

*Les sept lampes des sœurs d'Hyas brillaient toujours.*

*Hélas ! J'ai trop dormi sous ces tristes étoiles !*

*J'ai trop aimé ce ciel traversé de longs glas !*

*Depuis que ton beau front m'est apparu sans voiles,*

*Toujours le même rêve habite mes yeux las.*

*Les pleurs ont tant meurtri mes paupières brûlantes !*

*J'ai tant levé vers toi mes bras appesantis !*

*Tant de nuits ont passé, solitaires et lentes,*

*Depuis l'aube lointaine où nous sommes partis !*

*Souviens-toi ! La campagne était pleine de brousses...*

*Ah ! si c'est toi vraiment dont les mains m'ont guidé,*

*Donne-moi de mourir en touchant tes mains douces,*

*Les douces mains par qui mon cœur est possédé.*

*Et si j'ai pris pour toi quelque forme éphémère,*

*Je ne sais quel vain songe élevé sous mes pas,*

*Donne-moi de mourir en gardant ma chimère*

*Et de t'aimer encor, quand tu ne serais pas !...*

*Charles Le Goffic (1863-1932)*